

Mais qui est donc le troisième homme de la course à la

Raymond.

Si les fidèles flanchent...

Hilaires. Pliés de rire. Invités, le 8 janvier, par Jacques Dominati, président de la fédération UDF de Paris, à fêter les Rois au Pavillon d'Armenonville, Jacques Chirac et Raymond Barre se tiennent carrément les côtes. Est-ce la fève que, fort opportunément, chacun a trouvée dans sa part de galette ? Non. Ce qui met en joie ces deux rois d'un soir, c'est Valéry Giscard d'Estaing, pour l'heure pastiché par le noir imitateur Eric Blanc.

Les deux hommes avaient peut-être tort de rire. Raymond Barre, surtout. Dimanche dernier, sur RTL, l'ancien président de la République a choisi de ne pas choisir entre ses deux anciens Premiers ministres. Au nom de l'union de la majorité. Chirac peut s'estimer heureux. La visite de courtoisie qu'il a rendue le jeudi 14 janvier à Giscard n'a pas été inutile. Quarante-vingt-dix minutes qui ont permis aux deux hommes d'égrener quelques souvenirs. Rappelez-vous 1974, a dit en substance Chirac. Souvenez-vous de 1981, a répondu Giscard.

Giscard a donc fait le non choix pour la France. Il avait pourtant envisagé d'adopter une position plus « barriste ». Et voilà qu'on lui rapporte des propos attribués à Raymond Barre. Sans illusion sur la chaleur du soutien de l'ancien président, Barre aurait lâché : « *Aucune importance, ça ne vaudra pas plus qu'un pet-de-nonne...* » De tiède le soutien de Giscard est devenu frais.

Celui de l'UDF, qui s'appête à soutenir Raymond Barre le 26 janvier, est à peine plus chaleureux. Depuis deux semaines, l'UDF n'en finit pas d'accoucher dans la douleur, les manœuvres et les arrière-pensées. Voici, composante par composante, la réalité du soutien.

— **Les clubs Perspectives et Réalités : Barre... relativement.** Jeudi 14 janvier, 17 heures : le comité directeur tranche, 27 voix pour Barre, 19 pour Chirac, 9 « pour ne pas

prendre position à ce jour ». Résultat : 48 % pour Barre. Alain Lamassoure, délégué général des Clubs, est « surpris ». Trois jours auparavant, il avait reçu de province les résultats d'un vote indicatif de la base. Barre obtenait 53 % des voix. Que s'est-il passé ? Giscard serait passé par là, paraît-il.

Le Parti social-démocrate : Barre à l'arraché. Le 8 janvier, vers 20 heures. La fête de la galette des Rois de l'UDF bat son plein. Jacques Chirac serre toutes les mains. Dominati fait les présentations. « *Patrick Trémège, président de la fédération de Paris du PSD* », conseiller municipal du 13^e arrondissement et adjoint de Jacques Toubon, Hervé Marseille, conseiller du 4^e arrondissement. Chirac, qui était déjà une dizaine de poignées de main plus loin, opère une rotation à 180 degrés et empoigne les deux malheureux qu'il entraîne à l'écart. « *J'espère que vous ne ferez pas la même connerie que votre patron*, dit-il. *J'ai les oreilles extrêmement sensibles quand il s'agit des Parisiens...* » La « connerie » du « patron » ? En décembre, le ministre André Santini avait indiqué qu'une majorité semblait s'engager en faveur de Raymond Barre. Il avait eu droit, lui aussi, à un « sacré savon ».

Samedi dernier, dans le huis clos du conseil national, Raymond Barre l'emporte malgré tout par 60 % des voix contre 40 % à Chirac. La province et la logique UDF ont prévalu mais il aura fallu près de sept heures de discussions.

— **Le Parti radical valoisien : Barre modérément.** Chirac encore. Lundi 11 janvier, Didier Bariani et Yves Galland, tous deux conseillers de Paris et ministres du gouvernement, sont convoqués à Matignon. Chirac leur tient à peu près ce langage : vous me devez tout. Bariani, qui a la reconnaissance du ventre, défendra, le week-end suivant, au cours du congrès extraordinaire du parti, le soutien à Chirac. Dans un silence de mort. Auparavant, les fédérations de Paris, des Yvelines et... du

Puy-de-Dôme s'étaient prononcées pour Chirac.

Les tentations chiraquiennes du Parti radical ne sont pas nouvelles. Depuis mars 1986, son président André Rossinot et Raymond Barre sont en froid. Mais Rossinot a dû se rendre à l'évidence : les deux tiers de son parti sont barristes : 66,53 % des voix en faveur de Barre.

— **Le Centre des Démocrates sociaux : Barre passionnément.** Les groupies de Barre ont du vague à l'âme. Leur soutien « *unanime et enthousiaste* » est acquis depuis longtemps. Les quatre cents membres du congrès politique l'ont confirmé samedi dernier, à main levée. Mais ces ouvriers de la première heure craignent d'être remplacés dans le cœur du chef par les derniers arrivés. Chirac entre en campagne : gare à l'accélération. Barre stagne dans les sondages. Sa campagne ne démarre pas et « *c'est le foutoir* ». Enfin, l'entourage de Barre se comporte en propriétaire du chef... Bref, tout va mal. Dans une interview à « *la Croix* », Jean Faure, sénateur de l'Isère, s'inquiète : « *la campagne de Barre est trop austère et vieillotte...* »

— **Demain, le Parti républicain : Barre raisonnablement.** « *La rencontre s'est déroulée dans une atmosphère amicale et courtoise* », paraît-il. En réalité, entre François Léotard et Raymond Barre, qui le recevait vendredi dernier chez lui, il y aurait eu un léger couac. En tout cas, une incompréhension. Dans la conversation, qui a duré une heure vingt, Léotard aborde le sujet de la campagne électorale dont il souhaite discuter les modalités. « *Cher ami, pour tout cela voyez Mestre* », laisse tomber Raymond Barre, impérial. Léotard n'en croyait pas ses oreilles. Pas étonnant, dans ces conditions, que le Parti républicain manque d'enthousiasme. La bande à Léo le répète sur tous les tons depuis maintenant plus d'un an : Barre est le candidat de la raison, pas celui du cœur. Cette semaine encore, dans le « *Journal des Républicains* », Léo en remet : « *Nous ferons avec.* » Pourtant, il a décidé de jouer le jeu : de six mille à sept mille personnes sont attendues, samedi, au Zénith, pour le conseil national. Et la motion de soutien à

présidence ?

le-pieux

Raymond Barre devrait, espère-t-on, recueillir de 85 à 90 % des voix. Grâce à un subterfuge simple : les militants devront en même temps approuver l'action de leur secrétaire général. Le PR a cependant bien pris soin de faire savoir que, sans cette procédure, Barre n'était crédité que d'un soutien à 60 %.

Face à cette vague de réticences, les barristes font front et rivalisent de prudence. Surtout ne pas répondre à la provocation. L'attitude de Giscard ? Les déclarations de Léotard ? « *Tout à fait logiques* », estime Charles Millon, député de l'Ain. Quant aux difficiles ralliements de l'UDF, « *ils seront, dit Philippe Mestre, directeur de campagne de Barre, oubliés dans quinze jours et n'intéressent qu'un million d'électeurs politisés sur trente-cinq millions* ».

CAROLE BARJON ●

Raymond Barre devrait annoncer sa candidature le lundi 8 février. En attendant, il stagne dans les sondages. Ce samedi, l'appareil du Parti républicain lui apportera son soutien, mais Carole Barjon explique pourquoi les troupes n'ont pas vraiment la foi. Le député du Rhône, lui, n'a pas perdu la sienne. Jean-Paul Mari est allé chercher à l'île de la Réunion — où l'ancien Premier ministre est né — les secrets de sa détermination

Un ange passe dans la classe. Mgr Herbert Mondon, aumônier du lycée de Saint-Denis de la Réunion, vient de livrer le sujet d'instruction religieuse : « *Est-ce déraisonnable ou anti-scientifique que de croire aux miracles relatés dans l'Évangile ?* » Silence. On ne chahute pas Monseigneur. Ce matin d'hiver austral 1939, alignés sur les bancs de seconde du lycée Lecomte-de-Lisle, il y a de la graine de notable, de procureur et de rebelles : Auguste Legros, le futur maire de la ville, Marcel Dowling-Carter, nommé plus tard avocat général aux assises de Paris, Paul Vergès, actuel député communiste de l'île, et son frère jumeau, Jacques Vergès, avocat sulfureux du FLN et de Klaus Barbie.

Aucun d'entre eux n'obtiendra la meilleure note : 16 sur 20. Les prix d'instruction religieuse et d'excellence iront, comme chaque année, à cet adolescent de 15 ans au corps un peu penché, assis toujours au premier rang. Celui que ses camarades surnomment « Soda » à cause de l'embonpoint, des épaules tombantes et des hanches larges, et qui a l'air déjà rétro →



avec ses shorts trop longs. Mais personne n'ose, en public, taquiner Raymond (Octave, Joseph) Barre-Deramond, comme il se fait appeler à l'époque.

Le premier de la classe a l'air tellement acharné à la tâche, comme s'il avait un défi à relever, comme s'il n'avait pas le droit à l'enfance. Il ne traîne pas les rues, ne tape jamais dans un ballon, ne se bat pas : « Pas le genre à se lécher les doigts en mangeant avec nous de la mangue au piment », se rappelle Auguste Legros. Au sortir du lycée, si les deux adolescents s'attardent en chemin, c'est pour parler d'avenir : « Moi je voulais être gouverneur dans les colonies. Lui rêvait de devenir un grand ambassadeur. » Brèves escapades. L'élève Barre-Deramond rejoint vite la maison familiale, superbe bâtisse blanche et coloniale au numéro 35 de la rue de Paris, la rue de la grande bourgeoisie créole. Le dimanche, il enfourche son vélo et tourne en rond dans le jardin, là où des angelots poupins chevauchent des dragons de bronze. « Il ne se confiait jamais à personne », dit Auguste Legros.

Aujourd'hui, l'élève Barre-Deramond est devenu Raymond Barre. Mais à 63 ans l'homme public a réussi le tour de force de rester secret. « Après onze années passées auprès de lui, j'apprends encore des choses par hasard », s'étonne son directeur de cabinet, Pierre-André Wiltzer.

Raymond Barre est-il le tenant de la droite libérale classique, l'expression de la renaissance de la démocratie-chrétienne, un cousin éloigné de la famille gaulliste ou le candidat de la république des doctes ? Il peut rassurer les uns, exaspérer les autres, imposer le respect ou provoquer le rejet... Mais que sait-on de l'homme ? Raymond Barre reste flou parce que trop bien composé. Pour tenter de le comprendre, il faut — ce dont il a horreur — entrer dans ses jardins intérieurs, l'enfance, la famille... « et la foi, écrit son biographe Henri Amouroux (1), qui est le plus secret de ses nombreux jardins secrets ».

La foi ? Tiens ! Sur cette part de lui-même, Raymond Barre a toujours observé la plus grande discrétion. Le doigt de Dieu trace pourtant le trait d'union qui relie toute une vie. « Ses convictions politiques sont des convictions morales, et ses convictions morales sont des convictions religieuses, explique François Bourricaut, un de ses amis. La religion... voilà sans doute le fond de l'affaire. »

Aux origines, Raymond-le-pieux est l'expression d'une île, d'une époque, de la faute d'un père et de la piété d'une mère. Raymond Barre est né le 12 avril 1924, sous le double signe du Bélier et de l'exotisme, dans l'archipel des Mascareignes, sur une île lointaine, forte et triste, où la roche noire volcanique plonge dans l'océan avec un bruit de cendres. « Etre insulaire, dit aujourd'hui Raymond Barre, vous donne la notion d'interdépendance... et le sens de l'espace. » Perdue sur un quai, à la pointe des galets, une borne indique toujours : « Paris : bateau, 12 827 km ». A l'époque, il fallait un mois de voyage pour que les hommes et le courrier atteignent ce bout de France coloniale plus petit que la Corse.

Ille pieuse. Saint-Denis, Saint-Gilles, Saint-Pierre, Saint-Paul, on fait le tour des saints en faisant celui de l'île. Ici l'Eglise et l'Etat n'ont rompu qu'en 1912 : « Dans les années 30, la

● RAYMOND-LE-PIEUX

religion n'était plus une religion d'Etat mais elle restait quasi officielle », dit Mgr Gilbert Aubry, l'évêque de Saint-Denis. L'élève Barre-Deramond le sait bien, lui qui se rend en fin d'année au grand cinéma de la ville et s'avance solennellement sur l'estrade en uniforme blanc, feuilles de chêne au col et casque colonial, pour recevoir ses prix des mains du gouverneur, de l'évêque et du directeur de la Banque de la Réunion. En ce temps-là, les gens et les choses étaient en ordre.

« Il était inconcevable d'être une famille bourgeoise réunionnaise sans être catholique... avec tout ce que cela comporte de jeu social et d'ambiguïté », dit Mgr Aubry. La famille Barre ne simule pas sa foi. La mère, Charlotte Barre, a donné toute sa vie des cours de catéchisme à l'église de Saint-Denis. Le grand-père Deramond, dont on empruntera le nom pendant les années difficiles, est un grand chirurgien qui promène sa calèche et sa trousse dans toute la région. Le grand-père Barre a été, lui, directeur de pénitencier en Nouvelle-Calédonie et en Guyane. Et René Barre, père de Raymond, vient d'ouvrir une grande maison de négoce : la famille, une des plus grandes de l'île, est respectable et respectée. Raymond Barre a 4 ans.

Un coup de tonnerre va déchirer son ciel tropical. « Le drame de mon père, reconnaît aujourd'hui Olivier Barre, son fils, est lié à un passé douloureux qu'il a toujours voulu occul-

ter. » Soixante ans après, Raymond Barre en garde au fond de lui une profonde meurtrissure. Le « drame de sa vie » livre sûrement une clé indispensable à la compréhension du personnage mais la porte s'ouvre en grinçant. Et quand « le Monde » publie, en 1985, le récit de l'affaire, Raymond Barre en est si gravement blessé qu'il annule — fait rarissime — toutes ses réunions et ses rendez-vous.

● Qui oubliera Raymond Barre, l'œil dur et brillant, dénoncé

L'affaire ? La faillite commerciale du père, René Barre, banqueroute frauduleuse mais qui aboutira à un acquittement. Qu'importe ! Dans une société à l'esprit aussi pointu qu'un casque colonial, « l'affaire Barre et consorts », comme disent les gazettes de l'époque, fera un énorme scandale.

C'était au temps où l'on n'acceptait pas une femme divorcée à sa table, où le moindre éclat d'une famille connue alimentait une saison de ragots, où l'on jugeait les faillites devant les assises et où l'on faisait remonter les accusés menottes aux poignets dans la rue du tribunal. C'était au temps où la Réunion, entre deux bateaux, s'ennuyait.

René Barre a mal géré son affaire, il laisse 5 millions de passif, des faux en écriture, dépose son bilan et se livre à la justice. Le 27 janvier 1928, à l'heure du procès, les journaux de la Réunion y consacrent la plus grande partie de leur une. L'affaire passionne : « Nous mettons en garde l'opinion contre toute agitation », écrit l'éditorialiste de « la Victoire sociale ». Dans le même numéro, le journal ne consacre qu'une brève au « bannissement de Trotski ».

Devant une salle d'audience comble, le tribunal entend l'accusé et son associé, Jules Bocquée, son conseiller en écritures, déjà condamné à quinze jours de prison pour une

affaire semblable. Moraliste, le président pontifical, René Barre s'attribue non sans courage des faux imputables à son conseiller, et le directeur de la Banque de la Réunion résume : « Un homme faible... ébloui par les affaires... a menti... mais n'a pas profité de cette fraude. » L'avocat de la défense entame alors « la plus belle plaidoirie qu'il ait jamais prononcée » (« le Peuple », 28 janvier 1928). Le public, les accusés et les juges pleurent, des applaudissements saluent le verdict d'acquittement, le psychodrame s'achève et la Réunion se prépare à oublier.

« Personne ici ne garde cette affaire en mémoire », constate un journaliste de Saint-Denis. Alors, où est le drame ? Il est là, dans la déchirure du tissu familial. Trois mois après le procès, le père doit quitter l'île pour Maurice et Madagascar. Il mourra en 1975 à Paris, près d'un demi-siècle plus tard, un an à peine avant que son fils devienne Premier ministre. Raymond Barre ne l'aurait jamais revu. Sa mère va vivre désormais dans la demeure paternelle et le nom protecteur du grand-père, Deramond, accompagnera celui des Barre dans la vie et les carnets scolaires d'un enfant.

Raymond Barre a 4 ans à peine ! Et il est déjà une sorte d'orphelin. Comment oublier ce qui bouleverse une vie ? Le tribunal a peut-être acquitté son père mais la bourgeoisie créole a détourné la tête et les « gazettes » l'ont

condamné en étalant sa vie sur la place publique. Aujourd'hui encore, l'homme accompli semble toujours avoir un lourd contentieux à régler avec la presse et les « gazettes ».

Le drame ? Il est dans la mémoire d'un enfant, donc dans son futur. Elevé par des femmes, entouré par ses sœurs, ses tantes et une mère forte, l'unique garçon, futur chef de famille, va « travailler comme s'il devait retrouver un lustre perdu », dit Auguste Legros. Désormais, le mieux est l'ami du bien. L'élève Barre-Deramond doit — tâche écrasante — effacer la faute du père.

Un homme, un érudit, un prêtre l'a remarqué. Herbert Mondon, l'aumônier, est un détecteur de talents. Il a l'art de nouer des relations étroites avec les sujets les plus brillants, qu'il pousse très loin en avant. Tout le Saint-Denis bourgeois recherche son enseignement, simple mais solide : « La foi plus la dimension familiale, plus le service de la patrie », résume un ancien élève. Dieu, travail, famille, patrie... Le chemin de Raymond Barre est tracé. Il le suit.

Le lycéen, membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, sert la messe, se plonge dans les Ecritures et découvre que saint Raymond « est celui qui porte témoignage de la foi ». Jacques Vergès peut bien lui souffler un prix de philosophie, lui recueillir avec constance tous ceux d'instruction religieuse : « Mon père a lu tous les théologiens, dit son fils Olivier Barre, et il possède une bibliothèque entière de ces ouvrages religieux. Gallicanisme, curie romaine... aucun grand débat ne lui est étranger. »

Par deux fois, Raymond Barre sera reçu en privé par Jean-Paul II à Castelgandolfo. L'ét



En visite en Normandie

nom ? explose Auguste Legros. *Si tu ne t'en souviens pas maintenant, tu ne le sauras jamais !* » Le ton, le tutoiement, la colère ? Le visage de Raymond Barre s'éclaire soudain : *« Ah ! Auguste. C'est toi ? »* Le voile s'est déchiré mais il était épais.

Quand, le 14 novembre 1978, Raymond Barre retrouve son île natale, voilà déjà deux ans que le journal local a titré à la une *« Un Réunionnais à Matignon ! »* A Michel Debré venu l'accueillir il demandera : *« C'est à vous, monsieur le Député, que l'on doit tous ces bidonvilles ? »* Voilà pour l'anecdote. L'essentiel est ailleurs, sur les photos d'un voyage officiel, où se détache parfois, dans l'entourage de Raymond Barre, un visage étonnamment radieux, celui d'une vieille dame, mère du Premier ministre : Charlotte Barre. Pour effacer la faute du père, il aura fallu près de quarante ans.

Le 15 février 1946, après un voyage d'un mois à fond de cale, Raymond Barre arrive enfin à Paris, transi de froid, et *« mince comme un fil »*. Ne lui demandez surtout pas ce qui l'a surpris en métropole, il s'irrite aussitôt : *« On me pose souvent cette question. Les Français s'imaginent toujours que les gens qui ne sont pas nés ici sont des sauvages ! »* Soupe au lait, l'insulaire a gardé l'hyper-susceptibilité des gens de l'outre-mer.

Ses premiers pas à Paris le conduisent tout droit à la faculté de droit et de sciences écono-

Et à la télévision le « totalitarisme microcosmien » de la classe politique

dernier, après la messe confidentielle, le petit déjeuner et le tête-à-tête entre les deux hommes durera plus de trois heures. Raymond Barre en gardera un souvenir ébloui : *« Il faut avoir vu l'intensité spirituelle du pape en prière ! »* L'épisode de Castelgandolfo restera longtemps secret. Et Raymond Barre cite l'Évangile selon saint Matthieu : *« Les pharisiens se mettent au premier rang et affichent leur foi. Et les publicains se mettent au fond du temple et prient en disant : "Moi, Seigneur, je suis un pécheur..." Voilà une très belle page. Il vaut mieux, croyez-moi, être publicain que pharisien... »* Son texte favori ? *« Les Épîtres de saint Paul, le plus grand ! »* A Saint-Denis de la Réunion, un ecclésiastique commente en souriant : *« Logique : saint Paul est un fonceur, fait tout d'un bloc, c'est un esprit carré. »* Dans un corps rond ?

Le lycéen avance, passe son bac, commence à gommer le nom des Deramond, prépare son droit. Pendant les vacances, il part avec sa mère dans la plaine des Cafres, au 23^e kilomètre, où une infirmière tient une petite pension au lieu-dit Bois Court. Raymond effectue de longues marches, lit et... étudie. Ce jeune homme-là n'accorde donc jamais de récréation à la raison ? *« Si, si, cela lui arrivait parfois »,* répond dans un grand éclat de rire Ary Payet, actuel maire de Sainte-Rose. Il raconte : *« Le soir, le samedi, dès que l'infirmière et sa mère nous laissaient seuls, on s'amusait à faire tourner les tables ! »* Les deux vacanciers affectionnent une petite table ronde d'un mètre de diamètre... *« On attachait un crayon à l'un des pieds et on appelait les esprits de grands personnages historiques comme Napoléon, Victor Hugo... Ça faisait un bruit incroyable ! La table*

répondait : "Victor Hugo, Besançon, 1802." Le plus difficile était ensuite de faire repartir les esprits ; les pieds de la table continuaient longtemps à chahuter. » L'infirmière ne trahira jamais les jeunes gens, et pour cause : c'est elle qui leur a enseigné le secret des tables ! *« Quelques belles soirées ! dit Ary Payet. Elles avaient le goût du fruit défendu. Quand Raymond Barre est reparti à Saint-Denis, j'ai bien essayé tout seul mais sans succès. Il était beaucoup plus doué que moi. »* Et le maire de Sainte-Rose éclate de rire.

A Saint-Denis, Raymond Barre retrouve son droit et les échos de la Seconde Guerre mondiale. Le 28 novembre 1942, un an plus tôt, de Gaulle a envoyé le contre-torpilleur « Léopard » rallier la Réunion à la France libre. Une vingtaine de jeunes gens, dont Paul et Jacques Vergès, devançant l'appel. Raymond Barre — retenu par sa famille ? — reste là. *« Comme des dizaines d'autres, précise Jacques Vergès. D'ailleurs, y avait-il obligation de partir à 18 ans et demi ? »* Mobilisé en mars 1944, l'appelé rejoint la première brigade d'Extrême-Orient et transpire dans la brousse malgache. Libéré un an plus tard, il s'embarque sur un transport de troupes et part pour Paris.

La Réunion est loin derrière lui. Hors deux visites éclairs dont une pour faire passer des examens, Raymond Barre n'y reviendra pas pendant près de quarante ans. Comme s'il avait jeté un voile sur sa mémoire. Témoin cette visite, en 1970, à Bruxelles, qu'une délégation de Réunionnais fait à Raymond Barre, vice-président de la Commission européenne. A la fin de l'entretien, Auguste Legros va saluer son copain d'enfance : *« Rappelez-moi votre nom ? »* demande Raymond Barre, l'air absent. — Mon

miques où il s'inscrit. Raymond Barre a de la chance : il ne comprend rien à son premier cours mais son professeur le fascine : *« Il arrivait à 14 heures, parlait sans interruption jusqu'à 19 heures et repartait. Il fallait s'accrocher ! »* Ce professeur, qui va, sans le savoir, prendre la relève de l'aumônier du lycée, s'appelle François Perroux. Pendant cinq ans, l'étudiant ne manquera jamais son cours. L'amitié profonde née à cette époque ne se défera plus : *« Je suis le seul étudiant qui ne se soit jamais fâché avec lui »,* dit-il fièrement aujourd'hui.

Lyonnais, sensible aux problèmes du monde sous-développé, imprégné de catholicisme social, François Perroux devient, après la guerre, un maître à penser de la Chronique sociale. Le mouvement, né à Lyon, met en forme la théologie sociale de l'Église et concrétise la volonté des bourgeois et des universitaires catholiques d'alors de faire partager leur éducation et leur formation. Séminaires, forums, cercles de réflexion, « semaine sociale »... on réfléchit sur la conjoncture à partir de l'enseignement de l'Église. Avec François Perroux, Raymond Barre va baigner longtemps dans ce milieu.

Et quand, le 28 mars 1984, François Perroux reçoit à la chapelle dominicaine du Sauchoir les insignes de commandeur de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand, précieuse distinction remise des mains du cardinal Lustiger, qui vient soutenir le vieux professeur ? Raymond Barre et Jacques Delors.

« La filiation Perroux-Barre est indéniable, dit aujourd'hui un ecclésiastique. Raymond Barre est l'expression d'un réveil de la démocratie-chrétienne. » Et le candidat de l'épiscopat. Il n'ignore pas le social, rejette une « société

→ divisée, pleine de tensions et d'inégalités, sans solidarité... qui ne permettra pas de faire face aux problèmes d'adaptation du XXI^e siècle. » Traiter le social comme une prescription de l'Eglise est un antidote du désordre : Raymond Barre est un bourgeois éclairé.

Diplôme d'études supérieures de droit, d'économie, Institut d'Etudes politiques, agrégation... L'élève est devenu un maître. L'universitaire, c'est la troisième dimension de Barre. Il n'a de véritable respect que pour les professeurs. Il rêve d'une cité idéale où les grands prêtres ne pourraient être que ses pairs. On sait tout de la construction du meilleur économiste de France, de ce professeur Barre si bien en chaire. « *Travaillez, sans complexe, et vous réussirez* », dit-il péremptoire à un ami venu lui demander conseil. Il est celui qui a le plus la volonté de vouloir et possède un admirable sens du temps ; l'auteur de la thèse « la Période dans l'analyse économique : une approche à l'étude du temps » est convaincu que rien ne s'obtient sans effort, et que l'effort se conjugue forcément à la durée. « *En règle générale, il ne faut jamais prendre les devants* », dira-t-il à un conseiller qui veut le presser d'agir. Il a des certitudes, commence ses phrases par « *c'est le bon sens que de dire...* », et acquiert l'arrogance des anciens timides qui ont réussi.

Aux relations extérieures de l'économie nationale, Raymond Barre a découvert un chargé de mission peu ordinaire : Alexandre Kojève. Philosophe slave, spécialiste de Hegel, professeur de Sartre, Queneau, Bataille, Lacan, Alexandre Kojève fascine ses auditeurs : « *Il distillait des perles de sagesse d'un ton péremptoire, avec une morgue et une virtuosité intellectuelle sans égal*, dit un ancien élève. Une sorte de gourou-expert ! Avec tout pour faire un mythe. » Raymond Barre savait déjà que le monde se partage en deux : les gens sérieux et les autres. Avec Kojève, il apprendra également qu'il ne faut pas mélanger les grands intellectuels et les autres. Et que l'arrogance n'est pas forcément un défaut.

Il irrite ? Tant pis ! Raymond Barre lève les bras au ciel et répond de sa voix qui grimpe les octaves quatre à quatre : « *Je m'en fôduus ! Autrefois, il m'arrivait de répondre aux critiques par... quelque cruelle saillie. Aujourd'hui, je m'en fous !* » Flagrant délit de mensonge : « *Sa faiblesse est d'être très sensible aux attaques* », confie un de ses amis. Chaque matin, Raymond Barre se rue sur la presse qu'il lit debout dans son bureau. « *Il faut passer une heure par jour à lire les journaux*, disait Raymond Aron, *c'est la prière du matin...* » Et l'on sait que Raymond Barre est pieux. Mais quand dans les « gazettes » ou la classe politique, quelqu'un dit une « grosse bêtise », alors Raymond Barre s'emporte, rouge de colère. « *Ce type est un connard ! Je vais le fûûûstiger !* »

L'homme à la dent dure et les caricaturistes l'ont compris : « *Sa rondeur fausse nous piège* », dit le dessinateur Plantu. « *Audébut, je le voyais rond avec de petites pattes*, sourit Alain Duverne, créateur de Barzy, la marionnette préférée de l'ex-Premier ministre. *Mais après l'avoir rencontré, j'aurais bien ajouté à l'ourson quelques crocs sur une grande mandibule ouverte.* » Qui oubliera Raymond Barre,



« Sa rondeur fausse nous piège »

● **Un jour l'homme a parlé pour dire qu'il allait se taire. Alors on l'a écouté**

l'œil dur et brillant, dénonçant à la télévision, un soir de 1986, le « *totalitarisme microcosmien* » de la classe politique ? Cruelle saillie !

Ce soir-là, il avait dans la voix une sorte de jubilation dans la provocation. « *C'est la marque de l'insulaire qui a réussi*, sourit le Réunionnais Jacques Vergès. *A force de se battre seul en France, on prend des habitudes d'indépendance et de mépris. Le microcosme ? On a réussi sans lui, malgré lui, on ne lui doit rien. Mieux, son hostilité nous conforte !* » A Nice, le bras d'honneur de Raymond Barre aux pieds-noirs qui l'insultaient était aussi un geste qui sentait le soleil de la Réunion.

Raymond Barre a du caractère. Ce trait que de Gaulle avait sacré qualité d'homme d'Etat. Le portrait du Général, par Moretti, trône d'ailleurs au-dessus de son bureau. En 1959, quand Jean-Marcel Jeanneney, ministre de l'Industrie et du Commerce, lui demande de devenir son directeur de cabinet, le professeur répond : « *Oui..., si je peux être utile au Général.* » Et quand le chef de l'Etat lui donne le choix, en 1962, entre Bruxelles et le Commissariat au Plan, il répond : « *Où je serai le plus utile, mon Général.* » De son modèle Raymond Barre a gardé le respect profond des institutions, la méfiance à l'égard des partis, la solitude au sommet... « *Et une ambiguïté fondamentale*, dit un ancien conseiller de Matignon. *Sa tentation est gaulliste mais son tempérament est centriste. Ne reste que le caractère gaullien.* »

C'est cet homme bourgeois, catholique,

conventionnel, démocrate-chrétien nourri d'économie et de gaullisme, qui franchit les grilles de Matignon. Il en ressort cinq ans plus tard épuisé par la tâche, avec une certaine amertume au fond de la bouche mais plus déterminé que jamais. Raymond Barre, l'homme qui observe la règle, est resté fidèle à son président Valéry Giscard d'Estaing. Mais à l'heure de la campagne, le « *candidat-citoyen* » a écarté son Premier ministre impopulaire. Au lendemain des élections de 1981, Raymond Barre regarde autour de lui : V.G.E. ? Il est battu. Voire fini. Jacques Chirac ? Raymond Barre n'a jamais eu grande confiance dans ce « *cavalier de l'imprévisible* » qui lui ressemble autant qu'un anticorps. François Mitterrand et les socialistes viennent de gagner les élections. Qui reste-t-il ? Raymond Barre regarde autour de lui... Et rencontre son miroir.

La tentation présidentielle est peut-être née au fond d'un lit d'hôpital du Val-de-Grâce. Le Premier ministre, alors hospitalisé pour une grave poussée d'hypertension, voit, stupéfait, sa cote de popularité remonter : « *J'ai pris 25 points dans les sondages* », raconte-t-il. Révélation. Ainsi les Français peuvent l'aimer ? « *Les Français ? Ils grognaient, disaient que je leur cassais les pieds, mais au fond d'eux-mêmes ils pensaient qu'il valait mieux que je sois là. C'était subconscient !* » Depuis lors, son credo est fait : l'affaire présidentielle est une question de confiance.

Il en aura la confirmation après sa réélection aux législatives de 1981. Et enfin la certitude dès 1983, avec sa progression constante dans les sondages. Etrange ascension ! Un jour, l'homme a parlé pour dire qu'il allait se taire... Alors on l'a écouté. Pendant six ans, il a sillonné le pays à la recherche de sa France profonde. Pas celle qui s'indigne, qui rêve ou s'enflamme. Non. Le peuple de Barre est celui qui s'assoit autour de la table et secoue gravement la tête en parlant des affaires. Son contact a conforté l'homme politique jusqu'au choix ultime : « *La décision de me présenter à l'élection présidentielle, je l'ai prise à Saint-Jean-Cap-Ferrat pendant les vacances de l'été 1984* », confie-t-il à Jean-Marie Colombani (2).

Et l'échec ? Quand Raymond Barre dit — ou disait — qu'il pourrait très bien retourner à ses chères études, on le croit. C'est sa force et sa faiblesse. « *Il y a une réserve chez lui qui entraîne la réserve des citoyens*, note un ancien conseiller à l'Elysée. *L'affaire présidentielle ne souffre aucune hésitation. On ne meurt pas au combat pour quelqu'un qui ne se fait pas tuer.* »

Quand on demande à Raymond Barre quelle est la grande image de la France qu'il aimerait dessiner s'il était président, il n'hésite pas une seconde : « *Une France com-pé-titive, il n'y a pas deux façons de dessiner la France.* »

Il est ainsi Raymond Barre... Sérieux jusqu'à l'ennui, respectable et respecté, plus conventionnel que conservateur, bourgeois mais éclairé, fervent chrétien pétri de religion d'Etat. Pris entre la chaire et le goupillon. Mystérieusement mais pas imprévisible, secret, mais sans surprise. Et s'il manquait d'audace ?

JEAN-PAUL MARI ●

(1) « Monsieur Barre », Robert Laffont.

(2) « Question de confiance », Flammarion.